

19 décembre 1948

RETOUR

Quand on rentre chez soi après un voyage de quelque durée, c'est comme si l'on regroupait d'un coup les amours de son cœur dispersé.

L'esprit retrouve son élément avec les lieux et les visages familiers, et le corps s'installe après des hésitations dans les vieilles habitudes. Sans doute, les distances ne sont plus rien ; et quelques heures de vol nocturne, dans le sommeil, suffisent pour nous ramener des capitales lointaines ; mais de s'en aller pour un temps à dix mille lieues de sa demeure, après avoir vu fuir derrière soi le relief, les rivages de son pays, c'est un ébranlement sentimental qui va loin ; et le choc reste puissant qu'on éprouve en arrivant à Paris à l'heure de souper quand on a déjeuné paisiblement à Beyrouth.

Nous atteignons dans le voyage vécu la rapidité des voyages que nous faisons en rêve. Mais l'homme reste pareil à lui-même. Il se déracine comme un arbre qu'on a transporté d'un bond avec tout son feuillage lui faut s'accoutumer, sur le champ, au sol nouveau, et y vivre comme s'il y avait toujours vécu.

Nos destinées s'élargissent ainsi à la mesure du monde. Le temps gagné, s'il est ôté aux longues rêveries des caravanes de jadis, des diligences et des paquebots filant douze nœuds sur les mers tranquilles, le temps gagné est pris par une activité frémissante. L'homme en plein vol ne peut plus s'arrêter où il veut, mais seulement aux escales possibles où l'oiseau mécanique peut descendre et se reposer et boire.

Nous avons autant que personne le goût des voyages et la curiosité du monde ; mais nous savons aussi la douceur des haltes et des retours et nous essayons de pratiquer la sagesse qui a fait du foyer où l'on vit la seule demeure où l'on peut attendre la « fin du voyage » sans blessures trop vives, sans trop s'arracher à ce qu'on aime.

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... »